

M. Alain AVENTURIER a été reçu en qualité de :

- Membre non résidant le vendredi 19 mars 2004.

Les discours sont retranscrits pages 2 à 18.

- Membre résidant au fauteuil de M. Gilles DERVIEUX

le vendredi 11 avril 2008.

Les discours sont reproduits pages 19 à 35.

ALAIN AVENTURIER

RÉCEPTION
À
L'ACADÉMIE DE NIMES

Discours de bienvenue
de Monsieur Pascal GOUGET,
Président de l'Académie.

Remerciements et discours
de Monsieur Alain AVENTURIER

Vendredi 19 mars 2004

L'ordre du jour prévoit la réception de notre nouveau confrère, membre non résidant de notre compagnie, Monsieur Alain Aventurier.

Monsieur Roger Grossi, au nom du président – Monsieur Pascal Gouget - absent pour raison de santé, accueille Monsieur Alain Aventurier en ces termes :

Cher Confrère, Cher ami,

C'est un plaisir pour moi d'accueillir en vous un scientifique qui est aussi un homme de culture.

L'Académie de Nîmes repose sur d'anciennes traditions et un règlement codifié dans des statuts plus que centenaires lui assurent une permanence temporelle fut-ce au prix d'une certaine rigidité.

Aussi vous accueille-t-elle dans le groupe des académiciens non-résidants, bien que vous soyez nîmois de cœur. Rassurez-vous, vous n'en êtes pas moins académicien à part entière, vous êtes seulement dispensé d'exercer des fonctions au Conseil d'Administration, nos statuts n'ayant pas anticipé la rapidité de déplacements qui mettent Clapiers à moins d'une heure de la Rue Dorée. Il est vrai que le Vidourle nous sépare, et ce peut être une redoutable frontière.

Vous succédez à M. André Gouron, à qui l'honorariat vient d'être conféré. Monsieur André Gouron, né à Nîmes en 1931, est le fils de M. Marcel Gouron, qui fut

Directeur des Archives du Gard et lui-même membre de l'Académie. Agrégé en histoire du droit en 1959, M. Gouron a exercé son activité d'enseignement à Clermont-Ferrand, puis à Montpellier où il a occupé de 1965 à 2000 la chaire de droit romain. Il a été doyen de la Faculté de droit de Montpellier de 1969 à 1972.

Il a aussi enseigné à Berkeley, Université de Californie, en 1988. La renommée de ses travaux l'a fait remarquer de nombreuses sociétés savantes, dont l'American Society for legal History.

Il est Docteur honoris causa des Universités de Louvain et de Barcelone. Il a été élu à l'Académie de Nîmes en décembre 1972 en remplacement de M. André Fraigneau, membre honoraire. Il y a donné en mars 1979, une érudite communication, sur "Les juristes de Nîmes et de Saint-Gilles et la renaissance intellectuelle au Moyen Âge". Monsieur Gouron est membre de l'Académie de Montpellier depuis 1990, de l'Académie nationale d'Italie depuis 1992. Depuis mai 1999, il fait aussi partie de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.

Monsieur,

Vos années d'enfance et d'adolescence vous ont inscrit dans un paysage, une ville, un quartier, une population marqués par leur forte personnalité.

Vous êtes nîmois d'origine, étant né le 30 juin 1948 dans une famille catholique ; vous avez vécu très près du centre ville, Place Du Guesclin, derrière la Préfecture, un

quartier animé où votre mère était commerçante comme ses parents.

Il est courant, dans toute généalogie de trouver des ascendants agriculteurs, et c'est le cas de vos grands parents. L'ascension vers un savoir plus abstrait se fait avec votre père. Instituteur, il a exercé chez les frères de l'École Chrétienne, puis a rejoint la SNCF à la fin de la guerre.

Je ne me hasarderai pas à dire que ce fut un pas vers la théorie des machines à feu et la thermodynamique. Pourtant ce parcours témoigne bien d'un changement de siècle. Pendant la guerre votre père a été fait prisonnier, en même temps que le père Gabriel Daufès, futur archiprêtre de la cathédrale, et qui deviendra un ami intime de votre famille.

Vous avez un frère, de trois ans votre aîné, qui, comme vous, est devenu ingénieur, et qui a fait une brillante carrière dans des sociétés informatiques de premier plan.

Le Lycée Daudet est un des hauts lieux de l'enseignement nîmois et vous l'avez fréquenté de la Maternelle à la classe de Mathématiques élémentaires.

Vous y avez reçu une solide instruction, reposant, à la maison comme au Lycée, sur le respect de la valeur du travail.

Après toutes ces années nîmoises, il vous a fallu découvrir d'autres horizons, d'autres maîtres, d'autres camarades et c'est au Lycée Joffre, à Montpellier, que vous allez vous plonger dans les mathématiques supérieures et les mathématiques spéciales. En 1969,

vous intégrez l'ENSI de Chimie de Toulouse. Toujours plus loin dans l'espace et dans l'approfondissement des connaissances, vous préparez à l'Institut National Polytechnique de Toulouse, en candidat libre, une maîtrise de thermodynamique.

En 1972 vous obtenez le diplôme d'ingénieur de cet École et, jeune diplômé, vous vous mariez avec Mademoiselle Marjolaine Canitrot. En 1975, vous aurez un fils Stéphane qui vient de terminer, à Paris, des études supérieures dans le domaine de la communication.

Après avoir effectué votre service militaire en qualité d'officier à l'École d'Artillerie Antiaérienne Sol Air (EAASA), vous démarrez votre carrière à la Société Européenne de propulsion, société qui conçoit et réalise les moteurs du lanceur européen Ariane.

La thermodynamique régit tous les phénomènes chimiques, et cette universalité permet de comprendre que vous ayez pu passer d'études liées à la propulsion de moteurs qui arrachent les fusées du sol – encore des machines à feu – à des études liées au sol lui-même. La synthèse de propergols, comme la diméthylhydrazine asymétrique et le peroxyde d'azote, c'est de la chimie mais c'est aussi de la physique. Elle nécessite la mise en jeu de méthodes diverses, le contenu même du mot polytechnique, et vous y avez participé.

Cependant l'essentiel de votre vie professionnelle s'est déroulée au CIRAD, le Centre International pour la Recherche en Agronomie et le Développement.

Cette seconde orientation professionnelle s'est traduite essentiellement par une activité de recherche. En relation avec le département de sciences du sol de l'INRA d'Avignon, vous étudiez et élaborez des logiciels de modélisation qui permettent la simulation du fonctionnement physico-chimique des sols. Dans ce nouveau contexte, vous accompagnez de nombreux étudiants en thèse. Votre production scientifique permet d'afficher aujourd'hui de nombreux articles dont la plupart sont publiés dans des revues anglo-saxonnes.

Mieux que je ne puis le faire, vous pourrez nous dire ce que fut pour vous cet itinéraire dans ces domaines de la science.

Je partage avec vous un grand intérêt pour les nouvelles avancées de la connaissance. Mais je ne peux que regretter, voire condamner, la précipitation avec lesquelles les techniques sont développées à des échelles monstrueuses dès qu'elles sont d'intérêt militaire, économique ou répondent à des besoins de consommation effrénés. Loin de l'optimisme des deux siècles passés, les technologies, filles de la science, sont souvent regardées avec suspicion. Pourtant, ce n'est que par d'autres études scientifiques que le bilan des activités humaines sur l'environnement peut être connu et que des remèdes peuvent être proposés.

Vous nous avez déjà montré, par vos communications, combien cette préoccupation de respect de l'environnement était le vôtre.

Mon cher Confrère, vous connaissez déjà bien cette salle où vous nous avez présenté plusieurs communications. Vous y avez des amis de longue date. Vous êtes déjà des nôtres, et ce rituel de réception ne fait que renforcer les liens qui nous unissent, pour la courte éternité sur laquelle nous pouvons compter, à la longue liste des académiciens nîmois. C'est donc dire le plaisir à vous accueillir, ce soir, dans notre Académie plus de trois fois centenaire.

Je vous laisse la parole.

Madame le Secrétaire perpétuel,
Monsieur le Président,
Mesdames et Messieurs les membres de l'Académie,
Chers amis, en vos grades et qualités,

Je suis particulièrement sensible aux paroles chaleureuses par lesquelles, Monsieur le Président, vous me faites l'honneur et la joie de m'accueillir au sein de cette Institution. Tout au long de la préparation de mon intervention, que vous aurez la patience d'écouter sans faiblir, je me disais que l'Académie de Nîmes avait bien

confiance en mes capacités pour avoir eu l'indulgente idée de m'associer à ses travaux.

L'intérêt et la fécondité des rencontres interdisciplinaires ne sont plus à démontrer, et l'Académie de Nîmes permet de les réaliser, grâce au dévouement tout particulier de nombre de ses membres.

Leurs commentaires toujours amicaux, perspicaces, et souvent spirituels, sont à l'origine de l'atmosphère de chaleureuse sympathie, sans laquelle l'entrée dans le débat, voire l'indispensable controverse d'une assemblée, est impossible.

Il est, à présent, un devoir que je remplis avec un très grand plaisir : Remercier tous ceux qui m'ont proposé à vos suffrages, vous, Mesdames et Messieurs les Académiciens, et j'espère ne pas les décevoir.

Permettez moi aussi d'exprimer ma reconnaissance à vous tous qui m'avez élu, à Madame le Secrétaire Perpétuel Christiane Lassalle, ainsi qu'au Président, le Docteur Pascal Gouget, qui ont manifesté tant d'attention à mon égard.

Je voudrais également rendre hommage à mes parents à qui je dois tout, à mes maîtres qui m'ont dispensé savoir et un certain regard sur le monde.

Finalement, je souhaiterais remercier avec émotion et sincérité mon ami Daniel J. Valade qui me gratifie depuis si longtemps de son amitié et de son estime.

Je dois à présent retracer mon parcours professionnel, et souhaite pour le faire, conserver cette vertu première qui devrait toujours caractériser les acteurs de la recherche scientifique, l'humilité.

Né à Nîmes, j'ai toujours été très attaché à ma ville. Pourtant, les circonstances de la vie professionnelle m'ont tenu éloigné de notre région. C'est ainsi que le hasard m'a fait découvrir, d'abord, la Normandie. Dans cette contrée éloignée et pluvieuse, je n'ai jamais oublié le soleil du Midi, ni perdu mon accent et lorsqu'il m'arrivait parfois de dire, oubliant le paysage qui m'entourait, « Nous autres Nîmois », c'était toujours avec ces mêmes intonations chantantes qui déclenchaient de larges sourires autour de moi. L'exil professionnel ne m'a jamais fait oublier mes origines.

Ainsi donc, ma première affectation fut à la Société Européenne de Propulsion, installée à Vernon dans l'Eure. J'ai eu la chance d'être associé, dès le départ en 1974, à ce formidable projet européen de construction du lanceur Ariane.

Aujourd'hui, les souvenirs atténuent les difficultés de l'époque, en particulier les premières rencontres avec les jurys de sélection. J'avais été reçu par le responsable de mon futur service qui ne m'avait pas caché son inquiétude à l'idée de recruter une personne originaire du midi, et de surcroît, qui s'appelait Aventurier !

Mon expérience au sein de cette société a été très enrichissante. J'ai eu d'abord une mission qualifiée de

civile. Il faut rappeler que le lanceur Ariane, dans ses premières versions, utilisait un carburant que la France ne fabriquait pas et que les Américains refusèrent de vendre, pour cause de concurrence. C'est donc l'Union Soviétique qui a accepté de le faire, mais pas à n'importe quel prix : 50 francs le kilogramme.

Sachant que les quatre moteurs du premier étage du lanceur consommaient une tonne de carburant par seconde, le coût de revient était de l'ordre de douze millions de francs pour chaque essai dont la durée était de 4 minutes.

C'est pourquoi le premier objectif qui m'a été assigné, a été de redécouvrir, après les Américains, les mécanismes qui ont permis de réaliser la synthèse de ce carburant appelé UDMH : Unsymmetrical dimethyl hydrazine. Depuis, ce carburant dangereux et cancérigène est fabriqué, sous haute confidentialité, par la Société Nationale des Poudres et Explosifs à Toulouse.

Dans le même temps, j'avais également une fonction en relation avec le Laboratoire de Recherche Balistique des Armées (L.R.B.A.). Le service auquel j'étais rattaché a eu pour mission de modifier le type de propulsion mis en œuvre sur les missiles du plateau d'Albion équipés du système Hadès. L'idée de la Direction de la Recherche et des Moyens d'Essais du Ministère de la défense, qui avait prévalu, avait été de modifier la portée de ces missiles pour dépasser l'Allemagne de l'Est, et pouvoir atteindre l'Union Soviétique.

Pour cela, on envisageait de remplacer les moteurs à poudre par des moteurs plus performants, utilisant des liquides qui devaient être gélifiés pour conserver l'avantage des carburants stockables.

Ces années passées à la Société Européenne de Propulsion m'ont permis de découvrir le service rendu par la science expérimentale à l'industrie, tel que Louis de Broglie l'avait prédit. Les bases de la science expérimentale peuvent être résumées en deux points: la méthode et l'idée. Si l'idée est juste, il faut continuer à la développer. Quand elle est erronée, l'expérience est là pour la rectifier. Il faut donc savoir trancher les questions, étant donné que l'on rend plus de service à la science par l'erreur que par la confusion. L'idée, en un mot, est le mobile de tout raisonnement, en science comme ailleurs.

Je pense qu'il faut rappeler aussi que le projet Ariane fut un projet séduisant, car il consistait à doter l'Europe d'un lanceur lourd, base d'une indépendance jugée indispensable dans le domaine des applications spatiales, et en particulier des télécommunications par satellite. Les autres applications furent nombreuses, et les plus connues concernent l'observation de la terre, le domaine médical et l'industrie automobile.

L'aventure spatiale est belle, car elle est mise au service de l'homme. Ainsi, je voudrais citer cette anecdote à l'appui des mérites de la technologie, anecdote que

j'avais rappelée en janvier 99 dans ma communication sur les moteurs d'Ariane:

Certains notables reprochaient à Indira Gandhi cette idée selon laquelle on pourrait donner dix bols de riz à chaque Indien avec le prix d'un seul satellite. Mais Madame le Premier Ministre répondit : « Une fois les bols de riz consommés, le problème restera le même, alors qu'avec un seul satellite, j'apprends à des dizaines de millions de personnes comment cultiver le riz pour qu'ils en mangent tous les jours. De plus, je leur apporte les notions d'hygiène et de soins qui leur font cruellement défaut. »

Ces quelques années dédiées au projet « Ariane » ont été réellement très fructueuses, mais d'une grande contrainte due en partie à la succession des objectifs qui devaient être nécessairement atteints. Dans le même temps, il faut dire aussi que la nostalgie du midi avait fait son œuvre : je souhaitais revenir vivre dans notre région.

En 1978, j'ai donc eu l'opportunité de rejoindre un organisme de recherche qui se délocalisait depuis la région parisienne vers Montpellier, et qui devait donner naissance au CIRAD « Centre International pour la Recherche en Agronomie et le Développement ».

Cette seconde orientation professionnelle s'est traduite essentiellement par une activité de recherche, nouvelle et séduisante. J'ai eu d'abord le privilège de travailler en relation avec le département de sciences du sol de l'INRA d'Avignon, pour étudier la mise au point des

logiciels de modélisation. Dans ce nouveau cadre de laboratoire d'accueil, j'ai pu accompagner de nombreux étudiants en thèse, leurs études concernant principalement les mécanismes de dégradation des sols salés sous irrigation.

Les sols salés, ou sols halomorphes, représentent un pourcentage important de la superficie totale des sols dans le monde. Leur importance dans les pays en voie de développement tend à augmenter sous l'action anthropique, du fait de leur mise en culture. La salinisation est un des principaux facteurs de la dégradation et de la stérilisation de ces sols.

Pendant bien longtemps, l'homme, aux prises avec ces phénomènes, a abandonné les sols défectueux.

C'est ainsi que des civilisations comme celle de Babylone et de l'Égypte ont perdu leur splendeur quand la richesse agricole de leur périmètre irrigué a diminué. Aujourd'hui, la pression démographique mondiale oblige l'homme à tenter de mettre en valeur ces sols salsodiques.

C'est donc en relation avec l'INRA d'Avignon que nous avons étudié ces sols en élaborant un modèle géochimique qui permet de simuler leur fonctionnement physico chimique.

Comment procède t-on, expérimentalement? Sur la zone à étudier, on prélève, dans un cylindre en PVC de 1,50 mètre de hauteur et de 40 centimètres de diamètre, un échantillon de terre sans perturber sa structure. Cette colonne de terre, appelée monolithe, est alors acheminée

dans nos laboratoires, plus précisément dans un phytotron où la température, l'humidité et le type de rayonnement sont rigoureusement contrôlés. Cela permet de reproduire à Montpellier les conditions environnementales de la zone étudiée. Par la suite, on introduit à la périphérie de la colonne un ensemble de sondes qui vont permettre de mesurer tous les paramètres nécessaires au calage du modèle. Le fonctionnement de ce dispositif expérimental se rapproche de l'idée du fonctionnement d'un banc d'essai.

Le modèle qui a été élaboré, considère les processus de transfert d'eau, c'est à dire les phénomènes d'évaporation, de ruissellement et d'infiltration, les transferts de chaleur et de solutés, mais aussi la transformation de la matière organique qui prend en compte l'évolution de la biomasse.

Cette modélisation mécaniste est très utile car elle permet des économies importantes d'expérimentations sur le terrain. La compréhension des mécanismes est largement facilitée, et le modèle permet de réaliser des simulations à toutes fins prédictives. Ce concept autorise ainsi l'extrapolation des résultats dans d'autres contextes. Néanmoins, il existe toujours une part d'empirisme, plus ou moins importante, dans la construction des modèles, mais ils constituent des outils avancés permettant, ce qu'il est convenu d'appeler : l'aide à la décision. Aujourd'hui, ce type de modèle est répandu, même si

l'aspect prédictif est sans cesse amélioré, de même que l'extrapolation dans le temps et dans l'espace.

A présent, je suis devenu responsable des laboratoires d'analyses qui sont en fait une Unité de Recherche et d'Analyses. La mission de ces laboratoires est triple : réaliser des analyses physico chimiques de tous les milieux naturels, effectuer des recherches méthodologiques, participer au montage et au fonctionnement de laboratoires du Sud.

C'est ainsi que des laboratoires ont été créés en Indonésie, aux Philippines, à l'île de la Réunion, et finalement en Martinique.

Dans ce cadre, j'ai poursuivi mon activité de recherche dans le domaine de la Science du Sol tout en assumant les responsabilités dites administratives.

Pour tous ces laboratoires, nous affichons une double ambition pour une recherche finalisée, à savoir l'action pour le développement, l'excellence et la qualité scientifiques. Les résultats obtenus et les actions de formation réalisés dans ces pays sont, à l'évidence, d'excellents ambassadeurs de notre recherche et constituent une vitrine pour notre coopération avec les pays du sud.

Aujourd'hui, j'ai donc acquis la conviction de la nécessaire articulation entre les sciences fondamentales et les sciences dites appliquées avec la création de passerelles entre les savoirs et leurs applications.

Pourtant, la question du rapport de la science avec la nature demeure au cœur du doute actuel concernant les progrès de la science. Cette inquiétude a pour première réponse la prudente modestie de l'attitude autocritique qui gouverne l'activité scientifique. L'essence de l'activité est de comprendre le monde, mais sa méthodologie n'est que modestie, à partir du doute, de l'hésitation et de la vérification. C'est à tort que l'on suspecte la science d'arrogance, car son propos est de conquérir le savoir. Y a-t-il tentation du pouvoir ?

Les hommes de science d'aujourd'hui ne sont pas, contrairement à l'image attachée au positivisme d'Auguste Comte, et comme on le croit quelquefois, les adeptes du « tout scientifique ». Ils savent que les croyances, les valeurs morales et culturelles d'une époque, déterminent le bon ou le mauvais usage des découvertes. Le changement et la transgression sont consubstantiels à la science : chercher du nouveau est une activité permanente de tous les hommes, « une version plus hardie du métier de vivre » comme l'a écrit Primo Levi, le chimiste mais aussi l'humaniste dont la déportation a marqué le destin.

Il ne faut pas compter sur un palier de l'évolution scientifique : c'est une hypothèse totalement irréaliste. L'homme invente, veut savoir toujours plus. C'est irrépressible. C'est à nous d'en faire des bonheurs,

d'inventer des règles de vie qui en feront des progrès pour le genre humain.

En m'accueillant aujourd'hui parmi vous, je souhaite continuer à jouer mon rôle, modestement mais avec persévérance, dans cette grande aventure humaine, et l'Académie y occupera une place très particulière.

0-0-0

0

La séance est levée à 18 heures.

Le président invite les personnes présentes à se rendre dans les locaux du premier étage où M. Aventurier les accueille et reçoit les félicitations de ses confrères et amis.

ALAIN AVENTURIER

RÉCEPTION
À
L'ACADÉMIE DE NIMES

Discours de bienvenue
de Madame Catherine MARES
Président de l'Académie.

Remerciements
de Monsieur Alain AVENTURIER
et éloge de son prédécesseur
Monsieur Gilles DERVIEUX

11 avril 2008

Discours de bienvenue de Madame Catherine Marès,
président de l'Académie.

Mon cher confrère, cher Alain,

Les réceptions se suivent et ne se ressemblent pas. Celle d'aujourd'hui, d'ailleurs, ne ressemble à aucune autre. C'est la première fois, en ma vie d'académicienne (10 ans déjà) que je vois un non-résidant devenir résidant. Il a fallu prendre le temps d'ajuster nos pratiques à notre règlement pour donner toute sa mesure à l'événement. La qualité de « membre ordinaire » (dénomination toute chargée de modestie académique) vous est déjà acquise. A ce titre, vous avez été « reçu », en 2004, par Monsieur le pasteur Grossi au nom du Docteur Pascal Gouget, alors président, si bien que je n'ai en principe, aujourd'hui, plus rien à dire, sauf ce que l'amitié me dicte.

Vous aviez été élu correspondant en 1997 et reçu à la séance du 17 avril 1998. A cette occasion, vous avez prononcé une allocution au cours de laquelle vos qualités de chercheur se mettaient au service des œuvres d'art, dans les travaux de restauration. Beau programme pour un académicien. Lors de votre réception comme membre non-résidant, vous nous avez entretenu de votre parcours professionnel, de vos missions scientifiques, de vos préoccupations, j'allais dire de votre éthique de chercheur. Les communications que vous nous avez données, depuis lors, témoignent du souci que vous avez de privilégier, dans votre recherche, les incidences de

celle-ci sur la nature et l'homme. Humanisme et modestie sont les vertus premières de tout académicien.

Votre éloge n'est plus à faire, non seulement pour les raisons que je viens de mentionner, mais à cause du dévouement efficace que vous manifestez envers notre chère maison. Madame Lassalle mesure la qualité de l'aide que vous lui avez apportée. Celle-ci laisse présumer de celle que le bureau, dont vous faites désormais partie en qualité de secrétaire perpétuel adjoint, peut attendre de vous. Nous vous en sommes tous très reconnaissants.

Je vous laisse la parole pour que vous prononciez l'éloge de votre prédécesseur, Monsieur Gilles Dervieux, avant que, sur votre généreuse invitation, nous puissions aller trinquer à votre santé et à celle de l'Académie, que vous contribuerez à rendre vivante et jeune.

../..

Monsieur Alain Aventurier répond en ces termes :

Madame le Président,
Madame le Secrétaire perpétuel,
Chers confrères et amis,

Je vous remercie, Madame, pour les propos chaleureux que vous venez d'exprimer.

En ce lieu de culture et de savoirs partagés, dans cette salle où le temps paraît se dénouer de son humaine impatience, j'ai l'honneur d'être invité à prononcer l'éloge de Gilles Dervieux qui a souhaité démissionner pour des raisons personnelles. Sa personnalité et son talent ont été si reconnus au sein de notre Compagnie que vous ne serez pas étonnés, chers confrères, que j'appréhende le moment présent.

Tout au long de la préparation de mon intervention, je me disais que l'Académie de Nîmes, et le groupe des indépendants que je souhaite remercier vivement, en particulier Monsieur Robert Debant, avait bien confiance en mes capacités pour avoir eu l'indulgente idée de me permettre de succéder à Gilles Dervieux.

N'ayant pas connu personnellement mon prédécesseur, c'est à Madame Lassalle qui a une connaissance approfondie de notre Compagnie, en un mot de son histoire, au président Georges Sapède qui a prononcé le discours de bienvenue de notre confrère, à Sabine Teulon-Lardic et à mon ami dévoué le docteur Charly-

Sam Jallatte que j'ai pu accepter de préparer cet éloge en songeant que mon ignorance du monde de la musique, mon peu d'érudition sur son histoire même, pouvaient être un obstacle insurmontable.

Chevalier dans l'Ordre des Palmes académiques et Chevalier dans l'Ordre des Arts et Lettres, Gilles Dervieux est une des toutes premières personnalités du monde des Arts de la ville de Nîmes.

Né à Paris, en 1943, c'est au lycée Condorcet que Gilles Dervieux obtient le baccalauréat. Très bon élève, il a présenté le concours général de philosophie, ce qui ne laissait rien présager pour son orientation de musicien, ni voué à cette étrange manie de mettre sur du papier rayé des signes mystérieux, croches, parfois anicroches, de passer des jours, des nuits, des mois pour écrire des symphonies et des opéras dont personne à priori n'a besoin, car personne ne les connaît avant qu'ils ne soient nés. C'est Marcel Landowski, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux Arts, qui s'exprimait ainsi, rappelant la difficile condition d'être créateur.

En fait, le père de Gilles Dervieux était pianiste et compositeur, formé à l'école d'Alfred Cortot, professeur au conservatoire national de Paris. Enfant, notre confrère est donc naturellement initié au solfège et au piano, qu'il abandonnera à l'adolescence en découvrant le jazz.

Jeune bachelier, la poursuite de ses études de musique se concrétise avec le Certificat d'Aptitude à l'Éducation Musicale qui représentait alors le C.A.P.E.S. de musique.

Jeune professeur, il poursuit sa formation en s'inscrivant aux cours privés de Maurice Franck aux Studios Pleyel. Il obtient, à vingt-quatre ans, le Premier prix d'Harmonie dans la classe de son professeur. Inscrit au conservatoire de Paris, il obtiendra également le premier prix de contrepoint, cet art du mouvement, et sera premier nommé dans la classe de Jean-Claude Henry.

Ce parcours élogieux ne s'arrête pas là. Gilles Dervieux obtiendra aussi le premier accessit pour la fugue dans la classe du compositeur français Marcel Bitsch, professeur de contrepoint et fugue.

Et ce n'est pas fini, car il suit également des cours de direction d'orchestre d'abord à Rouen avec Jean-Sébastien Béreau. Chef d'orchestre d'une très grande précocité, Jean-Sébastien Béreau avait été admis au « Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris » à l'âge de neuf ans. Ce pédagogue d'exception d'une grande exigence deviendra professeur dans ce même conservatoire, avant d'être, pendant de nombreuses années, à la tête de l'ensemble « Le Concert des Mille ».

Je cède la parole à Gilles Dervieux qui disait : « *Quand j'évoque ainsi tous les maîtres qui ont compté pour moi, et je n'oublierai pas Jean- Sébastien Béreau, grâce à qui l'univers magique de l'orchestre m'a ouvert ses couleurs, grâce à qui j'ai appris à diriger et aussi, ce qui ne va pas de soi, à faire travailler une classe de jeunes instrumentistes. Je vois clairement que toutes les expériences ont été scellées par une vibration intense,*

des échanges humains parfois ineffables, le plus souvent d'amitié profonde, que je rassemble sous le mot d'amour. »

Gilles Dervieux suivra ces mêmes cours également à Nice, avec Louis Fourestier. La musique française doit beaucoup à Louis Fourestier, fondateur de l'École Française des Chefs d'Orchestre. De brillants chefs d'orchestre tels Serge Baudo, Louis Frémaux, Roger Boutry, Jean Prodomidès ont bénéficié de son enseignement. C'était un grand chef d'orchestre qui vivait pleinement sa musique. On raconte que lors d'une représentation, à l'Opéra de Paris, de l'oratorio dramatique « *Jeanne au bûcher* » d'Arthur Honegger, le public perçut quelques tremblements dans sa baguette en dirigeant les dernières mesures, tant le moment était intense !

Finalement, notre confrère suivra les stages de formation de Maurice Martenot, l'inventeur des fameuses ondes qui portent son nom, ondes émises par un instrument électronique à clavier, dont le principe de fonctionnement est l'exploitation des différences de fréquences émises par des générateurs.

A vingt-neuf ans, Gilles Dervieux obtient le Certificat d'Aptitude aux fonctions de directeur des Ecoles Nationales de Musique et devient ainsi un des plus jeunes directeurs de France.

Quand notre confrère fut nommé directeur du Conservatoire de Nîmes en octobre 1972, il ne savait pas

que c'était pour lui le début d'une grande aventure qui allait durer 32 ans au service de la musique et du public. A Nîmes, il sera le brillant professeur qui enseignera ses connaissances dans la classe d'écriture du conservatoire. Cependant, c'est la fonction de directeur aux lourdes responsabilités qui va le mobiliser. Dans son discours de réception, il nous confiait, je cite :

« Alors moi, musicien, des réunions de coordination des services des années 70 aux contrats d'objectif des années 80, entre la comptabilité d'engagement et les budgets sans cesse en baisse, entre ma fiche de notation - ou l'on m'explique que j'ai du mérite mais qu'il faut que «j'améliore ma culture territoriale» - et les indicateurs de qualité, destinés à mesurer la performance, entre les murs du Conservatoire entièrement d'époque et les escaliers «du vertige» conduisant aux salles de classe, entre l'humeur du politique, dont la versatilité ruinerait les meilleures volontés si celles-ci n'étaient soutenues par une passion heureusement non quantifiable et la voracité des technocrates, qui doivent eux aussi, de statistique merveilleuse en rapport urgent, assouvir leur faim de bonne gestion/organisation/compétitivité/ rentabilité... ». Je pourrais qualifier avec une pointe d'humour cette dualité entre le musicien et le directeur de « dissonance cognitive ».

Gilles Dervieux a été confronté à un pari ambitieux et audacieux, celui de permettre au Conservatoire de Nîmes d'atteindre une réputation d'excellence. Cette ambition n'était pas personnelle. Je crois tout simplement que notre confrère savait qu'une des formes les plus intenses

de la communion entre les hommes, est la Musique et qu'il a toujours senti la nécessité de vivre par et pour elle. Pour atteindre cet objectif, notre confrère a compris la nécessité de dire et de communiquer à travers un vaste projet pédagogique.

Claire Mouginot, professeur au conservatoire de Nîmes et ancien élève de Gilles Dervieux rappelle que son premier projet s'intitulait « Enseigner pour produire » et s'appuyait sur l'idée que les professeurs de conservatoire devaient donner les moyens à leurs élèves d'accéder à la scène et donc de s'y produire eux-mêmes. C'est dans cet esprit que l'Ecole de Nîmes a été classée en 1^{ère} catégorie par Marcel Landowski dès 1974.

Pour mener à bien son projet éducatif et culturel, l'action de notre confrère s'est ancrée:

- au côté des professeurs d'abord. En créant dès 1973 « l'orchestre de chambre de Nîmes » qui regroupait les meilleurs musiciens professionnels de la région Languedoc-Roussillon, la structure évoluera et deviendra « l'orchestre du conservatoire de Nîmes ». Dans cette ville, dans notre compagnie aussi, ses amis et ses admirateurs peuvent témoigner que, durant toutes ces années, il avait su transmettre, à travers son sacerdoce, que la Musique est une des grandes respirations du Monde.
- au côté des élèves ensuite, où notre confrère encouragea ou créa « les pratiques d'ensembles »,

en particulier, la Musique de chambre, le Quator de saxophones, les Classes de jazz, Ballets et...classes d'orchestre.

- au côté des écoles et du public également. Gilles Dervieux a voulu faire découvrir la musique à un public très éclectique et surtout aux enfants. C'est ainsi qu'il a conçu et animé de très nombreux concerts à vocation pédagogique parmi lesquels « Pierre et le loup » de Serge Prokofief, les œuvres d'Etienne Ozi avec la « Symphonie Concertante à la Révolution » et bien d'autres encore.
- Il faut rappeler enfin son action au côté des parents d'élèves, mais aussi des compositeurs. Trouvant ses sources dans le jazz et l'improvisation, Gilles Dervieux écrivit de nombreux textes pour sa classe d'écriture, en particulier un quatuor de trompettes « IRA : Sonnerie d'appel pour le grand théâtre de Nîmes », dédié à Raymond André. Il composa également de nombreuses pièces pour orchestre dont une Suite dédiée à Jean-Sébastien Béreau, un « Concerto grosso pour deux trombones, percussion et orchestre » en hommage à Gerry Mulligan.

Est-il besoin de souligner que l'Académie de Nîmes a été très honorée de pouvoir l'accueillir en 1995. Chaque année, Gilles Dervieux l'a invitée à assister à ses classes d'orchestre, salle Marguerite Long. Notre confrère

prenait le temps, en pédagogue averti, d'expliquer et de mettre en évidence les imperfections non décelables à première écoute. Il a confié que son plus grand plaisir était celui des répétitions, dans cette recherche de parfaite cohésion où le chef, par sa science, son intelligence des hommes et sa sensibilité, fait naître le plaisir d'une idéale et évanescence communion.

Les académiciens nîmois ont pu comprendre que le travail de chef d'orchestre de notre confrère était particulièrement solide parce que, comme dans ses œuvres, il a toujours tenté d'atteindre la perfection technique qui peut paraître si mystérieuse.

En effet, à part la nécessité d'avoir la partition dans la tête plutôt que la tête dans la partition, qu'y a-t-il de plus impondérable, de plus indéfinissable que la technique du chef d'orchestre ?

Il me paraît également indispensable de souligner la diversité des ouvrages que Gilles Dervieux a dirigés et qui consacre l'éclectisme de ses goûts et l'étendue de sa culture.

Il s'agit d'évoquer l'œuvre d'Etienne Ozi, musicien et compositeur nîmois du XXIII^e siècle, tombé dans l'oubli jusqu'à ce que l'initiative de notre confrère lui redonne une place plus digne de son talent et de son mérite. Il dirigera l'enregistrement de ses 2^e et 3^e Symphonies concertantes et le 5^e Concerto de basson, en collaboration avec le trio d'anches Ozi, constitué de Claude Villeveille, Alexandre Ouzounoff et Lucien Aubert.

La réalisation du disque consacré à Etienne Ozi a vu le jour grâce au soutien de la municipalité, en particulier de Daniel Jean Valade. C'est à ce titre que Gilles Dervieux l'a remercié chaleureusement dans son discours de réception, pour son aide amicale maintes fois accordée, notamment pour le bicentenaire de la Révolution.

Je voudrais dire enfin que notre confrère n'est pas seulement un musicien, un professeur et un directeur aux qualités unanimement reconnues. C'est aussi un philosophe. Tout jeune candidat au concours général, il s'était exprimé sur le sujet « Peut-on dire avec Sénèque que tout ce qui est passé appartient à la mort ? »

En fait, il semblerait que Gilles Dervieux a rejeté la pensée de Sénèque et que tout ce qu'il puise dans la musique, fut-elle des plus anciennes et quelquefois des plus oubliées, n'a aucun relent de mort.

Il est vraisemblable que notre confrère a su trouver dans la musique sa véritable pensée philosophique et peut-être même métaphysique. Pour cela, il faut admettre que le concept de philosophie doit désigner d'une façon très générale, toute image du monde et toute sagesse humaine. À ce titre, la musique est sans conteste une philosophie.

Avons-nous réfléchi à ce que nous serions sans la musique ?

Elle nous fut enseignée par la muse par excellence, celle qui présida à la civilisation dans l'enfance des sociétés

humaines. Elle nous a appris le goût de l'Autre bien avant que certains théologiens attribuent cette qualité aux textes sacrés des religions.

Plus d'un berger avait, sur sa flûte, proclamé amour et dévouement à sa maîtresse avant que la fille de Dibutade imaginât de tracer sur la pierre le profil ombreux et incertain du visage de son amant ou que soit écrit le sublime Cantique des Cantiques à la gloire d'un être universel.

Ainsi que l'exprima le philosophe François Coadou dans un de ses cours à l'Ecole des Beaux-arts de Caen, la musique ne se présente pas comme un phénomène isolé, comme un monde dans un monde. Elle ne consiste pas en un tout fermé soumis à ses seules lois. La musique au contraire se présente comme une pure immanence aux choses.

La musique mobilise les idées. Son approche ne doit pas être celle du musicologue ni celle du mélomane, mais celle du philosophe au sens large. Nous comprendrons alors qu'elle possède une capacité à produire un effet de vérité morale, une capacité à nous faire sentir le monde autrement, à nous faire réfléchir au monde autrement. Nietzsche l'avait perçu ainsi lorsqu'il écrivait :

« Par rapport à la musique, les mots sont les plus déficients des signes. Ils sont la surface de la mer agitée, alors que la tempête règne dans les profondeurs. »

Mais il n'y a pas que tempêtes dans la musique et il n'y a pas qu'une musique mais des musiques. Pourquoi celles-

ci n'exprimeraient-elles pas des préoccupations aussi larges que celles des philosophes : l'Existence, l'Etre, le Bien, la Raison ? Nous comprendrions alors les mutations dans la pensée et l'expression musicales constatables au fil des siècles. Rien de commun entre les compositions de Mozart et la musique Pop-rock, mais rien de commun non plus entre la pensée d'Aristote et celle de Nietzsche.

Cette récréation philosophique terminée, je crois devoir insister sur l'idée première, à savoir que Gilles Dervieux est avant tout un merveilleux musicien qui a su joindre à l'esprit d'indépendance, finesse d'artiste et élégance de pensée.

Créateur à part entière, Claire Mouginot rappelle qu'il a composé une sonate pour cor anglais et piano, une suite d'orchestre, une musique de film et grand nombre de pièces vocales et instrumentales à usage pédagogique.

Quel plaisir authentique, simple, immédiat, procure aujourd'hui l'écoute de ses concerts.

Je pense pouvoir me faire l'interprète de vous toutes et vous tous pour dire que nous regrettons infiniment son départ tout en respectant sa volonté. Gilles Dervieux a démontré en toutes circonstances qu'il était un grand humaniste, d'une simplicité et d'une humilité à l'image des plus grands musiciens, professeurs, directeurs et chefs d'orchestre qu'il a su si bien représenter.

Je vous remercie.

Grâce à la complicité de Madame Sabine Teulon-Lardic, professeur au conservatoire de Nîmes, qui a accepté de mettre une machine merveilleuse à notre disposition, nous avons pu réaliser un court hommage vocal que notre consœur a ainsi présenté : « Nous allons donc écouter la deuxième symphonie concertante clarinette et basson d'Etienne Ozi. Enregistré en 1990 par l'Orchestre de Chambre de Nîmes dirigé par Gilles Dervieux, celui-ci a permis la réhabilitation d'une œuvre concertante d'un petit maître du XVIII^e siècle, né à Nîmes en 1754. L'écoute de cette œuvre permet une représentation synthétique du dynamisme impulsé par Gilles Dervieux qui s'exerce aussi bien dans sa direction d'orchestre, dans son enseignement et dans la composition. »

La séance est levée à 18 heures.



